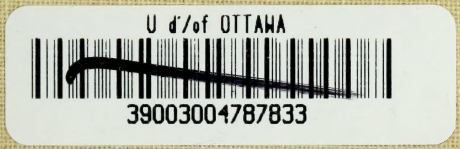
PS
8507
.O82Z5J6
Ex. 2



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/lajonchenouvelle00gill

NOV 5 1973

LA JONCHÉE NOUVELLE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

CHARLES GILL, LIONEL-E. LEVEILLÉ,
MADELEINE, COLETTE, ALBERT LOZEAU,
OLIVIER BONNARD.

J.-G. YON
ÉDITEUR
936, rue St-Denis
MONTREAL.

A.-C. DUGAL
LIBRAIRIE
BELVEDÈRE
QUEBEC.

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

" La Chanson du Passant"	en	1908
" La Jonchée Nouvelle "	"	1910
" Ode au Christ "	"	1910
" Sur les Remparts "	"	1911
" Les Palais Chimériques "	"	1912
" Les Grimoires "	"	1913
" Près de la Source "	"	1914
" Les Sépulcres blanchis "	"	1915
" La Chanson du Passant " (2ème Edition)	"	1915
" Les Palais d'Argile "	"	1916
" Au vent qui passe "	"	1917
" Au bord de la clairière "	"	1917
" Idylles Symboliques "	"	1918

PROSE

" Contes du Vieux Temps "	"	1910
" Pages d'Histoire "	"	1914
" Campagnards de La Noraye	"	1918
" Moîse Joessin "	"	1918

PS
8507
082Z5J6
ex 2.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

LA "JONCHÉE NOUVELLE"

UNE PREFACE DE M. CHARLES GILL

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui le texte intégral de la belle préface qu'a bien voulu écrire, pour la "Jonchée Nouvelle" de Louis-Joseph Doucet, M. Charles Gill, le peintre-poète:

Les derniers échos de la chanson du Passant vibrent encore dans le souvenir de notre élite intellectuelle, et voici que, déjà, le Passant nous revient avec une brassée de fleurs champêtres cuiellies tout le long du chemin du roy.

Les fleurs des campagnes canadiennes, dont se compose cette "Jonchée nouvelle", nul mieux que Louis-Joseph Doucet n'aurait su les choisir et les assembler harmonieusement en gerbes et en guirlandes. C'est que Doucet, né à la campagne où il a grandi, savait à peine lire, à vingt ans, quand il est entré au collège. Aussi, ses impressions premières se sont nettement gravées en lui ;

malgré sa culture classique, il les a gardées intactes, les leçons de la nature n'ont pas été amoindries par les leçons des livres. Le conventionnel, le voulu, l'apprêté n'ont point détroné dans son style la spontanéité simple et sympathique de l'homme des champs. Voilà pourquoi son œuvre se distingue par la chaleur, l'abandon, la franchise.

Ses paysages sont peints d'après nature ; si les détails de menue description y sont négligés, les traits essentiels présentent bien en bloc ce que l'auteur à voulu décrire, car il possède le vision du paysagiste, vision d'ensemble qu'il nous communique et que nous gardons longtemps après la lecture de son livre. Soit qu'il peigne un sous-bois, des moissonneurs dans un champs doré, une tombée de soir, un mystérieux effet de lune le long des ravins, ou la danse fantastique du feu-follet, soit qu'il célèbre les pins sacrés de nos forêts, ou les peupliers centenaires que nous avons admirés, du large, à Lanoraie, l'évocation est parfaite.

Dans les sujets plus abstraits qui abordent les passionnantes problèmes de l'âme, la facilité de son vers romantique peut faire croire à de la négligence ; il n'en est rien : de toutes ces impressions, se dégage une poétique où une profonde observation morale remplace avantageusement la plastique et l'art du détail. D'ailleurs, le bon vieux Villon est le seul maître qu'il se soit arrêté à étudier. Voilà certes une école où l'on n'apprend pas sacrifier aux sécheresses de la forme précise et artificielle, les extases de l'émotion vraie, à remplacer par des mots justes, choisis avec patience et froideur, les mots qui font image, les expressions imprévues que l'on aligne sans apprêt dans la strophe, comme elles ont jailli du cœur, et qui, pour cela même, vont directement au cœur. Celui qui cherchera dans ces pièces un rigoureux enchaînement et une forme impeccable, sera quelquefois déçu ; mais en revanche, quelle abondance généreuse il y trouvera, quelle originalité dans l'image, quelles tournures neuves, quelles bonnes

paroles consolantes pour ceux qui souffrent, quels délicieux accents pour exprimer la pitié !

La sincérité, l'attendrissement, une franche saveur de terroir et l'abondance sont les qualités maîtresses de ce généreux poète au cœur naïf. Ces qualités, il les possède à un degré difficile à atteindre, et jamais au Canada le sentiment de la nature n'a chanté avec autant de chaleur et de pittoresque. "Le Vieux Pont" et "Les Cèdres", par exemple, sont des chefs-d'œuvre.

Les genres que Doucet traite avec le plus de succès. sont la ballade et l'élégie. Il faut lui savoir gré de donner une si large place dans son œuvre à la ballade, cette forme si française qui reste éternellement jeune avec le sans-façon de ses strophes alertes et les difficultés de ses rimes redoublées. L'élégie est le poême où il excelle, car pour réussir dans ce genre, il faut bien sentir: "il faut que le cœur seul parle dans l'élégie," c'est le précepte de Boileau.

Mais au lieu d'examiner les fleurs qu'il nous offre, félicitons-le d'avoir eu le courage de les recueillir sur la grand'route qu'elles jonchaient, pauvres fleurs abandonnées à la poussière et à l'oubli par tant de gens qui vont et viennent sur les chemins de la vie, fauchant, pour les fouler aux pieds, les fleurs du rêve et de la beauté. Dans cette foule empressée, le Passant de la chanson a porté un bien lourd fardeau. Alors que d'autres, moins accablés, allaient indifférents, le Passants se penchait pieusement sur les débris profanés. Parfois, une voix brutale lui criait :— Marche donc !...Et le Passant courbé sous le faix se redressait ; il recuillait le suprême parfum des fleurs expirantes, et il enlevait la poussière dont elles étaient affligées, et il les couchait avec precaution dans sa besace ; et il poursuivait sa route sous le vaste ciel bleu, sous le ciel infini ou quelqu'un se souviendra des passants dédaignés et sanglants, ceux-là qui parmi les hommes ont porté

les lourds fardeaux et les grandes peines en ramassant les petites fleurs, ceux-là dont la lèvre abreuvée de fiel n'a jamais connu le blasphème, les passants qui ont subi les brutalités de la vie en fredonnant avec un sourire résigné :— "La misère a ses droits jusques au firmanent !" En effet, pas d'amertume, pas de poison dans la "Jonchée" ; nous n'y rencontrons point les grâces traitresses de l'élégante ciguë ni le charme fatal de la digitable. Accuillons donc sans crainte la gerbe champêtre à laquelle le Passant a joint des roses et des pensées.

O poète ! merci pour les pensées. Ne les oublie pas dans les prochaines floraisons de ton âme. Fais une nouvelle cueillette des humbles églantines, pour ceux qui sont doux et humbles de cœur ; et les modestes violettes, ne les oublie pas, pour les chaumières "où s'attristent les vieilles gens" ; et les divines marguerites, pour les rêveuses jeunes filles tresse-les encore ; et tresse

encore le trèfle, en te souvenant des foins odorants, le soir, quand les moissonneurs passaient sur ton "Vieux Pont"... et réserve la poupre de la nielle à ceux qui ont saigné sous le glaive impitoyable des destins !

A ces harmonies, que la feuille d'érable marie ses tons variés ! La muse canadienne-française ne saurait assister sans émotion à la lutte engagée ici pour les traditions et pour la langue. Chez les nations qui ont échappé aux désastres, et qui s'épanouissent en paix, et dont la littérature s'est imposée au monde, cristallisée dans une forme splendide, les poètes peuvent négliger l'idée de patrie ; mais pour nous, le patriotisme est un devoir sacré ; sans relâche, il nous faut le raviver dans l'âme du peuple. Le livre est la meilleure arme pour défendre notre idiôme menacé. Les vers que nous scandons modestement dans la langue du grand Corneille, et qui en perpétuent les rythmes sur la terre canadienne, il ne doit pas

leur suffire d'être français par les mots : qu'ils le soient par l'âme !... Merci pour tes vers de patriote, merci pour tes feuilles d'érable et pour tes lys!

En souvenir de la veille France, dépose le lys d'or des Laurentides sur le satin bleu du myosotis et de la gentiane frangée ; dépose le lys d'or sur le souvenez-vous-de-moi et sur la gentiane automnale... La gentiane ! suprême hommage de la terre au soleil, fleur tenace qui jette un manteau d'azur sur les champs endeuillés, après le départ des oiseaux, quand le bleu du ciel a fait place aux sombres nuages. Toi dont le cœur "garde intacts les refrains d'autrefois", donne des fleurs et chante, et "retourne au rêve des preux qui moururent pour nous." Des lys ! jette des lys sur la gentiane et le myosotis ! Sois tenace et souviens-toi ! Parmi tant de renoncements et tant d'oublis, au seuil des brumeux automnes de l'histoire, que le bleu de France étale sa noblesse dans tes vers !

Cueille encore les immortelles...

Immortelles !... ma plume frémit en traçant ce mot. Dans mon âme s'efface l'évocation d'une fleur jonchant le sol, et voici qui chantent en moi les strophes ailées qui te survivront. Les immortelles! simples fleurs poussées au bord des fossés, dédaignées, méconnues ; nul jardinier trop savant n'a encore modernisé leur grâce native ; elles n'ont pas cette élégance raffinée des fleurs qui font l'orgueil des parterres prétentieux, mais elles conservent leur forme quand leurs altières rivales seront flétries ; elles entreront dans les hivers moroses de l'année éphémère et des soleils couchés. Cueille les immortelles. Va ! si ton "siècle à dents de fer" te punit "d'être né avec un rayon d'infini," tu seras vengé par le Temps, ce "juge inconscient de tant de choses vaines," ce "muet semeur de nuit sur tant de noms surfaits," cet implacable justicier des barbaries qui n'ont pris à la civilisation que ses défauts. Traverse, sans trop d'amertume, l'époque hostile toute retentis-

sante de cris stridents et du vacarme des choses lourdes et difformes entassées à grands frais sur des choses pesantes et laides. Chante, malgré le fracas de ces entassements stupides qui s'effondrent ; chante pour consoler, pour faire oublier et pour oublier ! Fais en sorte que le frisson de l'extase pénètre ceux-là qui t'écoutent encore ! Salue par les adieux de la lyre les gloires éplorées et l'idéal trahi ! Transmets aux vivants d'un âge plus fervent que le nôtre les traditions du bon vieux temps... Ce qui résiste à l'ensevelissement des sables séculaires, ce qui reste des peuples après leur disparition, ce qui brave le facile oubli des hommes, c'est l'Idée enfermée dans les harmonies des sons, des couleurs ou des formes. Chante donc, ô Passant ! jette aux échos de ton pays sacrifié les grands vers sonores qui demeurent ! et sur les traces des forçats du siècle, sous les pas de tes contemporains acharnés à mourir, cueille les immortelles !

CHARLES GILL.

Le Devoir, 11 juin 1910.

A Louis-Joseph Doucet

POÈTE LYRIQUE

Mon cher ami,

Ayant oublié ton adresse, c'est par l'entremise du "*Devoir*", qui pénètre partout où il y a des intellectuels, que j'espère te parvenir. C'est un billet que je t'écris après lecture de la "*Jonchée Nouvelle*", brassée de fleurs odoriférantes et moisson glorieuse.

Ton livre est beau. Quoique j'aie pour habitude de sauter les préfaces, celle de Gill m'a ravi par son style et par la juste analyse de ton œuvre et de ton âme. Il a dit ta sincérité, la "simplesse", ta rare sensibilité, et la fraîcheur et l'abondance de ta poésie. Et c'est merveilleusement qu'il a dit cela.

Tes paysages ne sont pas dessinés sur toile, ils sont plantés dans la terre canadienne ; et dans tes arbres, ce sont des oiseaux vivants qui chantent une romance du pays.

Ton "*Vieux Pont*", érigé en vers solides comme lui, ne bronchera pas : il est de pierre et de ciment ; et nul orage ne déracinera jamais les "Cèdres des Laurentides". Que d'autres pièces ont aussi des caratères d'éternité !

Parmi ceux qui font des vers "pour rien, pour le plaisir", tu es le plus original, et le plus ému, peut-être. Ta pensée n'est par fardée, la langue est celle de Lamartine et de Villon, quelquefois, et tout le monde peut te comprendre sans le secours d'un dictionnaire technique ou d'un glossaire. La clarté te paraît être encore une qualité indipensable à tout bon écrivain. Je pense ainsi.

De la "*Chanson du Passant*" à la "*Jonchée Nouvelle*" le progrès est évident ; pas, cependant, au point de vue de la disposition de la matière, trop abondante pour si peu de pages. Mon cher Doucet, si tu es un poète splendide, tu ne ferais qu'un piètre éditeur !

Mais ce qui importe à l'heure présente, c'est d'écrire en français de beaux livres comme la "*Jonchée Nouvelle*" — des livres où l'on perçoive la palpitation d'une âme et l'écho d'une pensée personnelle.

Cependant, mon cher poète, j'ai bien peur qu'avec tes qualités et tes mérites, tu ne parviennes pas à décrocher le grand prix Archon-Despérouses, — ou le monde académique aura fort changé !

Ton ami,

ALBERT LOZEAU.

Le Devoir, 30 juin 1910.

CHRONIQUE

"LA JONCHÉE NOUVELLE"

Sous ce titre joli "Jonchée Nouvelle" M. Louis-Joseph Doucet nous offre la plus charmante moisson cueillie au jardin de son cœur poétique, moisson qui a fleuri en pleine terre canadienne, et dont le parfum capiteux nous grise de la plus forte, mais de la plus douce émotion. C'est la patrie qui passe, c'est la patrie qui pleure ; et nous sentons que pour la si bien chanter l'auteur l'aime pardessus tout, cette terre où il voyage, lançant à tous les échos les nobles accents de sa chanson du Passant. Et ce barde qui passe par nos routes, il est joyeux parce qui aime, et parce qu'il comprend le sens de la beauté ; il est heureux parce qu'il a le cœur bon et l'âme humble, il est confiant parce qu'il incarne l'honnêteté, il chante parce que Dieu lui a donné le don de créer du rêve tout le long de sa voie. Peu lui importe

qu'on l'acclame ou qu'on le renie, les clameurs ne l'atteignent pas, tout à son idéal, il va, et si de son âme quelque feuillets s'échappent, ne croyez pas qu'il en attende une louange. Non, il donne ces vers, comme l'oiseau donne son chant, sans rien attendre de nos faveurs, sans rien espérer de ses admirateurs. Et sans qu'il s'en doute presque, il sème les rimes riches et sonores, les nobles pensées, les grands enthousiasmes, il marche allégrement dans son sillon, les yeux levés vers la voute bleue où il poursuit son rêve d'Infini. Il sait qu'il donne le meilleur de son esprit, le plus tendre de son cœur à sa patrie, la France canadienne, et il va, insoucieux des ronces, prêt à se déchirer aux épines, pourvu qu'il sème de beaux vers que les siens recuilleront pour y trouver de la beauté et de la grâce. Et vers le soleil qui l'ébouit, il lance ces strophes sonores ;

"O toi, soleil vivant, qui réchauffes le monde,
De ta flamme éternelle, et dont les rayons doux
Font notre rêve grand et la terre féconde,
Je t'aime par amour et t'honore à genoux !
Quand l'aube a frissonné de ta gloire sublime ;
Quand tu sèmes le jour sur nos obscurités ;
Quand ton disque de feu réjouit notre abîme
Et mûrit le bon grain des sillons tourmentés,
Je marche plus vaillant tout le long de ma route,
Et mon âme plus forte, affrontant le destin,
S'imprègne de l'espoir de la céleste voûte
D'où, comme un dieu, tu lis notre monde incer-
[tain.
Sois le témoin muet de toutes mes pensées
Elève ma prière aux empires lointains,
Réchauffe de tes feux ma poussière lassée,
Divin flambeau du Dieu qui compte mes matins!"

Le "sol natal," il le chante en notes émues, et le "vieux Pont" de son village lui rappelle les plus doux souvenirs. A "l'Orée du Bois," il s'arrête pour chanter et

Alors, je m'endormis au parfum des fougères,
Aux soupirs des sapins sous les brise légères,
Et dans le rêve heureux des anciens pastoureaux.

Puis ce sont les "Cèdres des Laurentides" et les "Paysages chantant" les "Neiges Canadiennes," les Choses de la Campagne, "l'Ame des nuits" qui l'attirent.

Il nous donne encore nombre d'autres poésies franchement canadiennes, noblement inspirées et qui disent pieusement aux femmes de son pays :

"Femmes de mon pays, les perles de vos bagues
Ont le reflets des pleurs que d'autres ont versés !
Vous qui nous rappelez les sihouettes vagues
Et les "jolis yeux doux" des crânes trépassés.
Vous toutes qui bercez sur vos genoux de mères
Les voix qui chantèront aux échos de nos bords,
Enseignez les accents de nos aïeules fières :
Leur chanson est bien douce au repos des grands [morts :
Car si nous oublions la langue de nos pères

Et le chant gracieux des vieux jours révolus,
N'écrivons plus de mots aux croix des cimetières
Taisons-nous ! les grands morts ne nous com-
[prendront plus !

Cette leçon de fierté nationale si émue et si forte ira au cœur de toutes les femmes de la France Canadienne, j'en suis sûre, et les fils qu'elles élèveront pour la patrie ne seront ni des déchus, ni des "oublieux !"

Je souhaite à la "Jonchée Nouvelle" tout le suctès que mérite le talent de son auteur, succès déjà obtenu par la populaire "Chanson du Passant."

MADELEINE.

La Patrie, 13 juin 1910.

LA JONCHÉE NOUVELLE

CRITIQUE LITTERAIRE

M. Louis-Joseph Doucet vient de publier son deuxième voulume de poésies, "La Jonchée Nouvelle".

C'est M. Charles Gill, un autre poète bien connu qui présente au public le nouveau livre au moyen d'une préface dans laquelle il ne ménage pas à l'auteur les encouragements et les éloges.

"La sincérité, écrit-il, "l'attendrissement, une franche saveur de torroir et l'abondance sont les qualités maîtresses de ce généreux poète au cœur naïf. Ces qualités, il est possède à un degré difficile à atteindre, et jamais au Canada, le sentiment de la nature n'avait chanté avec autant de chaleur et de pittoresque. "Le vieux Pont" et "Les Cèdres", par exemple, sont des chefs-d'œuvre.

Voilà du molns un poète qui ne semble pas redouter le succès de son collègue. La chose est peut-être un peu rare, dans notre petit monde littéraire, témoin de tant de discussions aigres et interminables où n'apparaissaient pas d'autres motifs que celui de faire mousser les intérêts personnels de chaque partie, et donnèrent plutôt l'impression de ces joutes pour le championnat dont nous entretiennent si abondamment les comptes rendus sportiques de nos grands journaux.

Il est pourtant à craindre que les épithètes consirables, généreusement décernées par M. Gill à son confrère, ne semblent un peu lourdes à la plupart des lecteurs et ne les invitent à des examens minutieux, toujours redoutables pour un auteur, si talentueux qu'il soit. Les vrais chefs-d'œuvre sont de plus en plus rares en notre siècle d'analyse où la science malicieuse découvre des taches même dans le soleil.

D'ailleurs un simple coup d'œil sur le livre M. Doucet fait bien voir qu'il n'a jamais ambitionné les éloges qu'on lui décerne. Ce qui apparait d'abord, dans "La Jonchée Nouvelle", c'est l'insouciance, sinon le mépris, de son auteur pour les menus détails de la toilette typographique: point ou peu de distribution de la matière, des pages chargées et sans apprêts, pas même la table traditionnelle qui indique à la fin du livre le titre et la place de chaque pièce.

Il paraît que l'auteur a surtout écrit pour lui-même, pour satisfaire un besoin du cœur. Ainsi faisaient Lamartine et tous les grands poètes :

"Je chantais, mes amis, comme l'homme respire."

Il est vrai que la poésie a un peu changé depuis Lamartine. Le mercantilisme littéraire a produit le snobisme littéraire, et l'écrivain assoiffé de réputation consulte, aujourd'hui, la mode et les caprices de la foule avant d'écrire. Doucet s'est dérobé à cette influence et je l'en félicite.

Il semble dire à ses lecteurs : En voulez-vous de la poésie ? En voici. Je vous en donne largement, à grandes brassées, mais ne me chicanez pas sur les faiblesses des détails que j'apperçois moi-même et que je ne veux pas m'attarder à corriger. L'épuration se fera plus tard, par moi, si j'en ai le loisir, ou par d'autres, car mon livre contient assez de richesse pour ne pas être oublié.

"La Jonchée Nouvelle" donne, en effet, l'impression d'un luxuriant jardin quelque peu négligé. Il y a parfois surabondance de verdure, l'art s'y perd dans la profusion. Mais qui pourrait affirmer avec certitude que ce désorde même n'a pas sa beauté. Victor Hugo aurait-il mieux fait, pour sa gloire, de retrancher de ses livres tant de pièces que la critique réprouve ?

Le plus grand mérite d'un poète ne serait-il pas plutôt d'apparaître sincèrement dans ses œuvres, avec ses qualités et ses défauts ? Autant les règles de la poétique sont rigoureuses ; autant

le champ de la conception et de l'expression poétique est large et varié. Les appréciations si diverses de la dernière œuvre de M. Rostand, par les critiques les plus autorisés, n'en sont-elles pas la preuve ?

"Les artistes", écrivait quelque part André Lemoyne, n'ont pas la folie de vouloir plaire à tout le monde. Ils savent bien qu'ils travaillent pour des groupes similaires de voyants organisés comme eux, mais qui, ne sachant ni sculpter ni peindre, se glorifient d'un frère supérieur réalisant une œuvre en harmonie avec leurs pensées." Ce qui me déplaît peut être jugé par un autre comme une grande beauté.

Il me serait facile de trouver dans "La Jonchée Nouvelle", matière à reproches. Je pourrais affirmer bien sincèrement que telle pièce, par exemple, "Une brebis est dévorée" me semblerait bien plus belle sous un autre titre et sans les trois derniers quatrains ; que ces trois quatrains,

malgré leur jolie facture me semblent puérils et dépourvus de vérité ; que telle autre, par exemple est à mon avis trop longue et manque de cohérence ; que souvent l'auteur s'abandonne au bercement du rythme, jusqu'à oublier la pensée. Je préfère indiquer les pièces qui, a mon humble avis, sont les plus belles du livre de M. Doucet et dans laquelles, il se revèle un grand poète :

"A l'aurée du bois, Choses de la campagne, Le vieux pont, O toi soleil, Les cèdres des Laurentides, L'Idéal, Les ruines, Le temps, Epître, Au nord lointain, Prière aux oiseaux, Le fantôme, Carthage, Le siècle, Psaumes, et toutes les ballades."

Quand on aura lu ces poésies, on voudra lire les autres et l'on sera tout disposé à pardonner au poète ses quelques légers défauts.

Doucet, par la forme, appartient à l'école romantique, mais il devient évident, à la lecture de ses œuvres, qu'il connait toutes les autres

écoles et qu'il a su tirer bon parti de cette connaissance.

On pourrait croire, à première vue, que Doucet n'est pas original et qu'il s'attarde dans des sentiers battus ; mais l'on considère que la meilleure originalité pour un auteur consiste à être soi-même, à résister à toutes influence, on constatera bientôt qu'il est un des plus originaux parmi nos poètes.

Doucet n'a pas puisé sa poésie dans les livres: il l'a trouvée presque entièrement en lui-même. Ce sont ces impressions vraies qu'il exprime avec sincérité ; on trouve rarement chez lui le factice et le conventionnel. Il ne s'est pas fait indiquer la beauté ; il l'a vue, ressentie et l'exprime avec émotion. Qu'y a-t-il en effet de mieux vu et de plus frais que ce petit tableau intitulé : "Choses de la campagne."

Choses de la Campagne

Sous un orme isolé que le soleil endort
Des poules cacassant, becquettent de l'avoine ;
Une auge de sapin, un joug vieux et retors,
Jonchent le sol grisâtre aux réflets d'antimoine.
Le chemin du roi fuit en longeant la moisson,
La moisson de bon blé, sous les brises nouvelles,
Dont chantent les épis vers le vieil horizon
Qui mêle son azur aux premières javelles.
Au bord du toit, voici des pigeons roucoulant
Leur jalousie affable et leur orgueil de vivre,
Cependant qu'au ciel bleu plane en rond un milan
Dont l'aile par instant se ferme comme nn livre.
Et voici le puits neuf qui garde sa fraîcheur,
Auprès de la maison, du côté de la grange,
Ce bon puits fait de cèdre et dont la profondeur
Cache, sous la margelle, un miroir d'ombre [étrange.
Cette grange moussue et qui s'enfle de loin
Pour l'hiver qui viendra, recèle sa richesse,
Elle brave le temps, elle en parle de loin :

La girouette grince au pigeon en détresse.
Quand vient le soir serein, par les bois et les [champs,
Avec ses épis mûrs et sa brise et ses roses,
L'été sait rajeunir les mystères du Temps,
Mâlant le cœur de l'homme au caprices des choses!

Le cadre de mon travail ne me permet pas de reproduire ici beaucoup d'autres pièces, qui montrent la vraie façon de Doucet, et de faire voir aux lecteurs du "Nationaliste" comment il a évolué depuis son premier volume, "La chanson du Passant ; comment il s'est dégagé lentement de la rhétorique pour devenir plus naturel et plus vrai. Les qualités maitresses de Doucet, comme l'a indiqué M. Gill sont la sincérité, l'attendrissement, une franche saveur de terroir et l'abondance. Son vers très harmonieux se plie naturellement aux pensées qu'il exprimeet il est à remarquer combien on lit toutes ses poésies, sans fatigue.

Quoique jeune encore, M. Doucet a la satisfaction de se dire qu'il a déjà fait sa marque dans notre littérature et même, s'il ne devait plus écrire, la postérité le comptera parmi ceux qui auront le plus contribué à la création d'une poésie franchement canadienne.

Lionel-E. Leveillé.

Le Nationaliste, 26 juin 1910.

LE SIECLE

(FRAGMENT)

Femmes de mon pays, les perles de vos bagues
Ont le reflet des pleurs que d'autres ont versés !
Vous qui nous rappelez les silhouettes vagues
Et les "jolis yeux doux" des crânes trépassés,

Vous toutes qui bercez sur vos genoux de mères
Les voix qui chanteront aux échos de nos bords,
Enseignez les accents de nos aïeules fières,
Leur chanson est bien douce au repos des grands [morts :

Car si nous oublions la langue de nos pères
Et le chant glorieux des vieux jours révolus,
N'écrivons plus de mots aux croix des cimetières,
Taisons-nous ! les grands morts ne nous compren- [dront plus !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

LA JONCHÉE NOUVELLE

Après la belle préface de Charles Gill, après toutes les choses jolies et méritées qui ont été écrites au sujet du livre nouveau de Monsieur L. J. Doucet, que peut-il bien rester à dire ? Et surtout, pour une plume comme la mienne, habituée à fourrager dans le domaine artificiel des chiffons et des frivolités féminines bien plutôt qu'à analyser et à décrire le charme grave et réel des beaux livres.

Pourtant, je souffrirais de ne point dire à l'auteur de la "Jonchée Nouvelle", combien de chers échos ses vers ont éveillés en cette page dont il est l'un des collaborateurs les plus assidus comme les plus aimés. Et de ne pas lui dire encore combien sincèrement on est fier, ici, des hommages qui viennent à son talent, et comme on s'est penché avec délices sur cette Jonchée précieuse pour en respirer le parfum réconfortant et doux,

Ce parfum que certaines de nous reconnaissent pour s'en être inconsciemment grisées, parmi les sapins et les érables, "au fond des printemps recueillis." Car, le livre de mon ami Doucet est écrit pour ceux qui aiment la nature, et pour ceux qui la connaissent et la comprennent. La nature qui ne souffre pas qu'on l'habille d'oripaux étrangers et qui veut être chantée d'une voix simple et sincère. C'est une divine inspiratrice ; heureux ceux qu'Elle choisit ! Doucet est bien de ceux-là. Telle que la campagne s'est montrée à ses regards d'enfants des champs, telle il en a conservé la vision pour la redire dans ses vers avec les mots qui lui conviennent, les mots d'harmonie et de vérité que les bonnes gens de là-bas entendent et comprennent, parce qu'ils sont le langage des choses qui les entourent.

Ceux de la ville trouveront de la beauté dans ces ballades et ces élégies et ces sonnets, une beauté qu'ils admireront, qu'ils sentiront sans

doute, mais qu'ils ne comprendront vraiment que s'ils ont entendu, un jour, et avant tout autre bruit, la grande voix de la nature, dans l'immense recueillement champêtre. Pour cela, il faut, à coup sûr, avoir de la poésie en l'âme et de l'amour au cœur.

C'est pour ces privilégiés que Doucet a cueilli cette jonchée nouvelle où Charles Gill nous fait voir, avec les pensées et les immortelles, "le lys d'or des Laurentides", reposant sur la gentiane d'automne qui dit "Souvenez-vous de moi." Et ceux-là, sans jamais s'en lasser, parce que toujours ils y découvriront une nouvelle raison d'aimer ce qu'ils aiment, respireront la gerbe adorante, et s'imprégneront de son parfum. La chanson du poète éveillera pour eux l'écho des brises natales courant dans les hêtraies et les pinières et caressant au passage leur front d'adolescent. Et pour ce souvenir et pour cette évocation, leur reconnaissance ira, entière et spontanée, au poète dont les vers auront su faire revivre "leur âme de jeunesse."

COLETTE.

LA JONCHÉE NOUVELLE

L'autre jour, en jetant un coup d'œil aux bouquins des galeries de l'Odéon, nous aperçumes, parmi les primeurs du printemps, un recueil de poésies Canadiennes portant comme titre "La Jonchée Nouvelle" par M. Louis-Joseph Doucet. Tout ce qui nous vient du Canada ne saurait laisser indifférent un bon Français.

Nous nous sommes empressé de faire l'aquisition de ce livre. Les premiers feuillets, parcourus à la hâte, dans le va-et-vient de la galerie, nous déterminèrent à passer la veillée dans notre chambre, en compagnie de ce livre évocateur des pensées les plus nobles, des sentiments les plus tendres.

Depuis nous demandons à nos amis, à nos connaissances : avez-vous lu "La Jonchée Nouvelle" arrivée dernièrement du Canada ?... C'est

que le vers de M. Doucet nous charme tout d'abord par sa facilité d'allure. En ces jours où l'anarchie la plus complète envahit la république des lettres nous devons félicité M. Doucet de sa fidélité à notre poètique traditionnelle. Ses inspirations révèlent une sécurité, une paix intérieure que trop peu de nos contemporains sentent assortie à leur état moral. Combien de poètes brillants et faciles s'épuisent au contraire à la poursuivre cette sécurité, ou, désespérant de l'atteindre, s'abandonnent aux licences désordonnées d'une ttérature malsaine afin de capter l'attention d'un public inexpérimenté ou penchant au snobisme.

Louis-Joseph Doucet n'appartient pas à cette école dont les désirs inquiets cherchent un objet sûr, et qui souffrent de chercher toujours, sans les résoudre, des problêmes nouveaux à la condition humaine, dans le présent fugitif comme dans l'avenir sans limites.

La poésie de Doucet mérite d'avoir un grand retentissement parce que ses sujets sont bien choisis et intéressants pour tout le monde et que, presque toujours, l'exécution en est facile et coule de source. Nous sommes heureux de citer tout de suite cette pièce pleine d'originalité initullée "Les Cèdres des Laurentides",

Beaux cèdres qui charmez la paix des solitudes,
Le deuil de votre vie a caressé mes nuits ;
Du tréfond des ravins aux fières altitudes,
Vous ombragez le sol et ses vastes ennuis.

Vous êtes recueillis, votre ombrage est austère,
C'est l'abri coutumier des mânes exilés.
Votre souple racine effleure notre terre
Comme les pieds obcurs des seigles et des blés.

C'est de vous que l'on fait la coque des navires
Qui bravent le courroux du prafond océan ;

Votre bois se retrouve aux tombeaux des Pal-
[myre,
Aux sarcophages noirs des rois de l'Orient.

Vous semez dans les soirs vos parfums nostalgique:
Et que l'ombre transporte avec l'aile du vent ;
A vos frères pareils, des tempêtes tragiques
Ont ému vos échos comme ceux du Liban.

Le ciel a mis en vous quelque secret suprême :
Votre bois sert encore à des enchantements,
Faisant naître l'amour au cœur de ceux qu'on
[aime,
Appelant quelque rêve au bord des firmaments

Les lecteurs applaudiront avec nous à cette forme limpide qui traduit avec simplicité les aspirations d'une âme sereine.

"Le Vieux Pont" "L'Idéal" "Et j'ai dit Ma Tristesse" "Carthage" "Le Siècle" et maintes ballades sont des pièces du plus grand mérite. M. Doucet est roi, roi et maître de la ballade. Il

a su, avec un merveilleux talent, remettre en honneur sur cette terre lointaine du Canada, la manière de nos épopées chevaleresques, suave écho qui nous vient des rives perdues, et qui nous prouve que cette France d'Amérique abandonnée par nous est toujours là vivace, et, là bas comme ici, se sont transmises les qualités généreuses de nos anciens troubadours et de nos chevaliers.

Faut-il énumérer et préciser les qualités de de cette poésie honnête ? elles sont nombreuses : certains détails, multiplicité des images neuves, style tout à fait personnel, fluidité de la phrase poètique, adresse de.... (mot passé). Soyez témoins.

LE VIEUX PONT

L'autre hier, cheminant le long du vieux sentier,
Je parvins au cours d'eau qui fuit vers la savane.
Le soleil déclinait, et l'horison altier
Alignait les sapins comme une caravane.

Evoquant le passé, je fis halte au vieux pont,
Au vieux pont biscornu, plein de ronce et de [mousse,
Couché sur le ruisseau limpide et peu profond
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.

Aux caresses du vent dont se plaint le roseau,
Parfois un rossignol y turlute son trille.
Et le vieux pont sommeille au dessus du ruisseau,
Dans l'ouragan des soirs comme au midi tran- [quille.

L'onde claire qui court à travers le glaïeul
Où se pose en passant l'agile libellule,
Murmure comme au jour où mon fier trisaïeul
Le contruit devant le siècle qui recule

Cet homme était robuste, il le fit de plançons :
Sur un lit de ciment aligna la poutrelles,
Sur d'énormes cailloux plaça les étançons,
L'enduisit de mortier à grands coups de truelle.

Ce livre appartient désormais à la littérature française, nous somme tenté d'ajouter avec "Victor Hugo" qu'il appartient à la vie isolée par la racine et à la vie nationale par la sève tout attaché qu'il soit au sol natal par ses chants. Tous les procédés de nos premiers troubadours sont transportés dans cette poésie : la légende de conserve avec la réalité démasquent les faits voilés. L'amour du courage et de la justice, la tendresse et la douceur la caractérisent.

Il est difficile d'imaginer rien d'aussi lumineux, d'aussi pur que certains strophes de "La Jonchée Nouvelle", strophes dont la pensée et la forme offrent tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus poétique et parfois de plus chrétien dans la tradition française. Et ce sera là le plus beau titre de gloire de Louis-Joseph Doucet. Quelles que soient les sources diverses de nos vœux suprêmes, ils se rejoignent dans la région de la péosie; il faut féliciter celui qui dégage de la terre ce

qu'elle contient de beauté, c'est-à-dire ce qui nous apparait plus que terrestre plus voisin de l'inconnu inaccessible qui nous attire. C'est en chrétien que M. Doucet a répondu à cet appel sublime même quand il mêle des évocations impersonnelles à ses impressions d'adolescent.

Puissent-ils contribuer à faire aimer la poésie sacrée, celle que nous croyons la véritable afin d'en propager le bienfait salutaire dans ce siècle d'arivisme et du veau d'or.

OLIVIER BONNARD.

ODE AU CHRIST

NOS POETES

Les fêtes eucharistiques qui se préparent ont inspiré joliment deux de nos jeunes poètes les mieux doués : M. Louis-Joseph Doucet et M. Albert Ferland.

Tous deux viennent de publier des vers charmants à la gloire de Jésus Hostie.

M. Doucet qui a intitulé son poème : "Pro ars et focis", y chante avec son ardente foi de fils des champs, une hymne d'adoration et de prière, dont le court extrait que nous avons publié samedi dernier, peut donner une idée. On y retrouve la note d'émotion et de mysticisme qui caractérise le talent si vrai de Doucet, avec quelque chose de plus élevé, de plus dégagé de la terre, qui fait songer à un parfum de myrrhe, s'il se peut. A la suite de l'Ode au Christ, on peut lire "La cloche du vieux collège, souvenir ému que le poète a consacré à son alma Mater, et qu'il a dit, avec un

beau succès, lors des fêtes du collège de Joliette, en juin dernier.

Cloche égrenant encore au tournant de la route
Ton appel argentin au passant qui s'émeut,
Notre cœur se souvient et notre oreille écoute
Tes échos attendris qui montent au ciel bleu.
Mêlant ton harmonie à nos heures lointaines
Nos fronts se sont tournés vers ton dôme béni :
L'hymne de Carillon, A la Claire Fontaine,
Ont mis au fond des cœurs un frisson d'infini !

M. Albert Ferland, nous donne, lui le quatrième livre du "Canada Chanté". Et ce livre est entièrement consacré à l'Eucharistie ainsi que l'indique son titre : "La Fête du Christ à Ville Marie". C'est de l'harmonie la plus pure, mise au service d'une pensée toute de foi et de patriotisme. M. Ferland confond dans un même amour sa religion et sa patrie, et toutes deux, il les chante avec le talent que ses œuvres précédentes ont déjà révélé. Nous publions aujourd'hui, l'une

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

des plus émouvantes pièces du recueil : "L'hymne du retour à Dieu."

Il est singulièrement consolant, en ces temps où de si cruels et multiples assauts sont livrés à la Foi de nos pères, de retrouver si vivace et si belle en ses manifestations cette même foi au cœur de ceux qui sont "la promesse des moissons à venir."

Un autre poète de la jeune phalange. M. Enblebert Gallèse (Lionel Léveillé) va tout prochainement aussi publier un recueil de vers qui s'appellera, si je suis bien informée "Les Chemins de l'Ame". C'est une nouvelle qui réjouira les nombreux admirateurs de M. Enblebert Gallèse qui, pour avoir peu produit encore n'en est pas moins l'un des membres les plus brillants de notre Ecole Littéraire.

COLETTE.

La Presse, 3 septembre 1910.

LES ARTS et L'EUCHARISTIE

Le Congrès Eucharistique a inspiré toute une éclosion d'art et de poésie. En première ligne l'architecture a su orner magnifiquement le chemin que doit parcourir, dans notre ville, le haut dignitaire esclésiastique, venu de Rome.

La sculpture, pour décorer les arches et les reposoirs semés sur cette route sacrée, momentanément anobli la manière périssable en y figeant les traits vénérés des saints du paradis ; la peinture inspirée à fait descendre du ciel sur la toile les rayons du soleil et les rayons de la foi ; la musique à mêlé ses suaves harmonies à la silencieuse harmonie de la prière qui monte aux oreilles des anges. La divine poésie ne pouvait manquer de célébrer dans la langue des dieux, cette fête da la Sainte Victime : elle ne pouvait manquer de joindre l'enthousiasme de ses inspirations à l'enthousiasme des foules recuillies, et de faire planer sur les fronts prosternés des croyants les

strophes ailées qui disent la faveur de tout un peuple et qui emportent l'écho de sa prière au pied du Crucifix.

"Ode au Christ" par M. Louis-Joseph Doucet, l'auteur de deux livre déjà célèbres : "La Chanson du Passant," et la "Jonchée Nouvelle" consacre en des pages lyriques l'inoubliable fête qui attire sur notre ville les regards du monde chrétien. "Ode au Christ" est un cri de l'âme, un chant d'extase dont le rythme large et généreux célèbre les conquêtes de la croix sur les sombres forêts du nouveau monde et résume, dans la majesté de son souffle, les ferveurs d'un peuples de croyants.

"La Fête du Christ à Villemarie" par Albert Ferland est une prière empreinte d'un pur mysticisme dont la blancheur est un reflet de la blanche Hostie qui l'a inspirée.

Les pélerins qui accoureront à Montréal saluer le représentant du souverain pontife, ne manqueront pas d'apporter, en souvenir de la sainte semaine, ces deux tributs de la poésie canadienne-française à la foi catholique.

La Patrie, 3 septembre 1910.

ODE AU CHRIST

Sous le titre "Ode au Christ", M. Louis-Joseph Doucet, vient de réunir des pièces religieuses et patriotiques d'une grande valeur littéraire. Ce poète, admirablement inspiré, a, depuis deux ans, donné à notre littérature trois œuvres d'une belle et vaillante inspiration dont la dernière, "Ode au Christ", traduit tout un idéal de foi et de patriotisme. Nous savons que le livre de M. Doucet aura du succès, parce qu'il s'adresse à nos plus chers sentiments, et parce que les mérites de l'auteur inspirent de l'estime, de la sympathie et de l'admiration, et de ce succès nous serons fiers, car l'hommage est juste et si noblement gagné !

"Ode au Christ" de M. Doucet ainsi que "La fête du Christ à Ville-Marie" sont en vente dans toutes nos principales librairies, et nous en recommanderons vivement l'achat à tous ceux qui désireront garder un beau et précieux souvenir des magnifiques fêtes religieuses, dont Montréal sera, ces jours-ci, honorée.

MADELEINE.

La Patrie, 3 septembre 1910.

"ODE AU CHRIST"

Depuis quelques années, depuis la publication de l'admirable volume de Emile Nelligan, la littérature canadienne a pris une impulsion qui est du meilleur augure. Les jeunes, désireux de s'affirmer, se sont mis au travail et ont produit des œuvres remarquables, pleines d'originalité et de talent. Les poètes surtout se sont signalés à l'attention du public et tour à tour nous avons lu "l'Ame Solitaire", de Lozeau ; les "Chemins de l'Ame", de Englebert Gallèze ; les quatre livres du "Canada Chanté", de Ferland ; les "Phases", par Guy Delahaye, et la "Chanson du Passant", "La Jonchée Nouvelle" et "Ode au Christ", par Louis-Joseph Doucet. Ce dernier a publié deux livres cette année et est à mettre la dernière main à un volume de contes en prose.

M. Doucet est l'un des artistes les plus vrais, les plus sincères et les mieux doués que le Canada a produits.

La critique a apprécié comme il convient les deux premiers livres de M. Doucet, mais une série de grands événements qui se sont succédés dès l'apparition du troisième. "Ode au Christ", et qui ont monopolisé l'attention du public, ont été cause que cette œuvre magistrale est passée plutôt inaperçue. C'est pourquoi nous voulons réparer un peu cette injustice aujourd'hui. "L'Ode au Christ" renferme seize pièces de genres différents dans lesquelles l'auteur a mis le meilleur de lui-même. Les qualités de simplicité et d'émotion qui le distinguent se trouvent à chaque page de ce livre. Qu'il emploie l'alexandrin, le vers de huit pieds ou celui de quatre, M. Doucet nous charme et nous séduit. Nul plus que lui n'a horreur de la rhétorique et de la versification. Lorsqu'il écrit, c'est qu'il ressent quelque chose. C'est la

ce qui fait que ses œuvres ne sont jamais indifférentes. Il y a dans le recueil une pièce qui est bien l'une des plus belles choses qui aient jamais été écrites par l'un des nôtre, c'est la Ballade Ancienne. "Dans le vieux coffre de bois blanc". Cette page restera à jamais dans la littérature canadienne avec le drapeau de Carillon de Crémazie, et le Vaisseau d'Or et la Romance du Vin, de Nelligan. C'est donc dire que chacun devrait posséder un exemplaire de l'"Ode au Christ", du poète Louis-Joseph Doucet.

COLETTE

La Presse, 29 octobre 1910.

UN LIVRE A LIRE

"CONTES DU VIEUX TEMPS", PAR LOUIS-JOSEPH DOUCET.

M. Louis-Joseph Doucet publie chez M. J.-G. Yon (296 Est rue Sainte-Catherine) un ouvrage auquel il serait à souhaiter que le public fit le plus large accueil.

Les " Contes du Vieux Temps "—tel est le titre de ce nouveau livre—est un recueil de contes, d'historiettes et de "poèmes en prose" d'un intérêt attachant et d'une forme presque achevée.

Nous en recommandons la lecture à tous les amateurs de bonne littérature.

M. Doucet est un de nos jeunes écrivains qui a déjà fait sa marque dans la poésie, par deux volumes dont la critique a fait les éloges les plus chaleureux et, d'ailleurs, les plus mérités. Nous voulons parler de la "Chanson du Passant" (1908)

"*La Patrie*", *Montréal, 21 janvier 1911.*

CONTES DU VIEUX TEMPS

Sous le titre : Contes du vieux temps". M. Louis-Joseph Doucet vient de publier un recueil de jolis morceaux de poésie..en prose, mais en cette prose harmonieuse et colorée qui faisait dire à un ancien :

"Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes."

Récits d'autrefois, pensées pleines de sentiments, rêveries d'automne, légendes, souvenirs, tout cela et autre chose encore se trouve dans les pages du nouveau volume de M. Doucet.

Nous le remercions de l'envoi d'un exemplaire dont nous parlerons plus au long après l'avoir lu.

"*Le Canada*" *Montréal, 16 janvier 1911.*

BILLET DU SOIR

"CONTES DU VIEUX TEMPS"

En compagnie de beaucoup de gens, j'attendais le tramway à l'intersection des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine. Vous savez qu'aux heures de presse, il y a autant de monde à côté que sur le trottoir. Soudain, un cri de terreur retentit. Instinctivement, je sursautai et rebondis sur le giron capitonné d'une énorme personne qui ne bougea d'une ligne, à deux pieds en arrière ! Ce brusque mouvement me fit éviter l'automobile de Scroggie qui m'arrivait dans le flanc gauche. Tout ému et cherchant dans la foule celui qui m'avait averti du danger, j'aperçus la bonne figure de mon ami Doucet. Il me serra une main et me glissa un volume dans l'autre.

Encore ! m'écriai-je, la voix tremblante de ma peur mal passée.

Eh oui, répondit-il modestement. Je ne t'ai pas sauvé la vie pour rien : tu vas lire mon livre:

C'est, en effet, grâce à lui que mes côtes sont intactes, et que j'ai charmé une soirée en lisant les "Contes du Vieux Temps."

Au cours de la lecture des pages de mon ami, je faisais ces réflexions :

Un livre est comme un petit homme qui vient au monde, il faut célébrer son avènement,—avec des paroles honnêtes et par des moyens légitimes. Un livre, dès qu'il paraît devient une marchandise d'espèce supérieure qu'on doit signaler au public, lequel attend des renseignements. Le livre de Louis-Joseph Doucet, dénotant de sérieuses qualités de poète qui n'écrit en prose que pour alterner, malgré son mérite, se répandrait peu laissé à lui-même sur les tablettes des librairies. Il en faut louer la valeur, et convaincre chacun qu'il en aura plus que pour son argent.

Doucet avec son double talent de poète et de prosateur, atteint tous ceux qui lisent. Chez lui le rimeur et le conteur s'équivalent à peu près,— cela dépend toutefois des goûts—fait assez rare en littérature. Sa prose, augmentée de rimes et divisées en rythmes réguliers, donne le vers poétique, avec son mouvement, son harmonie et sa couleur. L'âme de Doucet, qu'elle s'exprime en langue ordinaire ou rimée, reste celle du chantre inspiré du passé, de la nature et de l'humanité ; évocatrice, émue et tendre. Sa poésie est la plus vraie qui soit, puisqu'elle a sa source dans la charité. Les humbles, les souffrants trouvent en Doucet un cœur pitoyable à leur misère. Sa littérature est modeste, sincère et parfois profonde. Ses pensées sont trempées dans les larmes et ses souvenir sont baignés de regrets. Doucet est humain, et c'est sa plus grande qualité.

Cependant, il n'a pas que des qualités, il est imparfait comme nous tous, mais bien moins que beaucoup d'écrivains plus remuants. Son principal défaut vient d'un certain vague flottant ici et là ; à cela s'ajoute de temps en temps, une correction artistique, insuffisante, provenant probablement d'une facilité portant à la négligence. En serrant un peu plus sa phrase, en la guérissant de sa mollesse et de son laisser aller, il obtiendrait un pouvoir d'expression supérieure.

Ce qui n'empêche pas les "Contes du Vieux Temps" d'être œuvre charmante et digne d'honorer la littérature canadienne-française.

Voilà les reflexions d'un liseur qui aime assez ses amis pour parler de leurs livres dans les journaux.

ALBERT LOZEAU.

Le Devoir, 28 janvier 1911.

CONTES DU VIEUX TEMPS

M. Louis-Joseph Doucet, l'auteur de " La Chanson du Passant " et de "Jonchée Nouvelle" a publié, il y a une couple de semaines, un nouveau volume, " Contes du Vieux Temps ", dont on a déjà dit beaucoup de bien. Nous l'avons parcouru avec un plaisir extrême et nous y avons trouvé les qualités qui nous avaient tant plu dans les précédents ouvrages de cet écrivain : la simplicité, la sincérité, le sentiment poétique et l'émotion.

M. Doucet est bien personnel. Il n'emprunte rien à personne, ni les idées, ni le style. Ce qu'il nous donne est de son propre fond, entièrement à lui.

Il est impossible d'ouvrir son livre et d'en lire une page sans être charmé, séduit.

L'enfance et une partie de la jeunesse de M. Doucet, se sont écoulées à la campagne et il a conservé de cette époque de sa vie des impressions ineffaçables qu'il retrace en tableaux saisissants dans ses œuvres. Par son extrême simplicité, et par sa manière de comprendre la vie, M. Doucet se rapproche des grands conteurs russes. Il se plait à nous décrire l'existence des humbles et il mêle à ses récits une philosophie qui est un pansement aux blessures cachées que nous portons tous en nous. M. Doucet est un sage et sa sagesse, il nous l'enseigne sans pédanterie, sans phrases, il voudrait nous la faire goûter.'' De l'azur, du soleil, et du ciel, un peu d'eau, peu de terre, c'est déjà une sagesse'', dit-il quelque part.

Il commence ainsi un de ses contes :

''Il y a bien cent ans de cela ; c'est une très vieille histoire que je tiens de ma grand'mère.

"La pauvre aïeule dort maintenant son dernier somme au champ des croix."

Il a de très jolies pensées comme celle-ci : "Les grand'mères sont des fées à qui Dieu accorde un souhait pour chacun de leurs petits enfants."

Et encore, dans "Les deux Pigeons malheureux": " j'écrirai peut être quelque jour son histoire, car j'aime l'histoire des faibles et des déshérités inoffensifs qui sont en ce monde comme pour expier les fautes auxquelles le rèmords des coupables ne saurait suffire."

Et cette autre qui ne manque pas de piquant: "L'étude des loups est encore celle d'une bonne société."

M. Doucet excelle à nous dépeindre "l'âme fugitive des choses", les aubes merveilles, les clairs matins, la figures des vieux sapins couverts

de neige, à nous faire entendre la voix des ruisseaux, du vent, et de la forêt, et celles des cloches dans les calmes campagnes.

La vision de l'écrivain est toujours claire et nette, et telles de ses pages est un tableau qui nous révèle un grand artiste : " Un crâne de chien" est une merveille du genre. Nous ne pouvons résister au désir de citer ce passage : "En face, le large, à droite, une vieille clôture, qui menace ruine, à gauche, un petit sentier, un arbre et près de cet arbre, un pot cassé et ce crâne de chien dont les orbites vides interrogent je ne sais quelle détresse des hommes et des choses. Sa gueule édentée garde un air d'aboiement à la fois fugace, sinistre et servile vers l'âpre silence de l'heure, allégresse de la crainte, du dévouement et de l'agonie, dernier signe d'une plainte suppliante et morose ; la mort parée d'un dernier hurlement a gardé l'empreinte de l'effort suprême.".

Tout le morceau est à lire et à relire comme tous les poèmes en prose qui forment le volume : La Neige et la Nuit, Effet de Nuit ; l'Horizon, la Maison Abondonnée, l'Hiver, Mars, Avril, le Port dans l'Ombre, Nocturne, Près du feu, le Matin, etc., qui sont de purs joyaux littéraires.

Souhaitons que M. Doucet reçoive l'encouragement auquel il a droit. Tout le monde devrait lire son livre.

La Presse, 11 février 1911.

CONTES DU VIEUX TEMPS

PAR LOUIS-JOSEPH DOUCET

Ceux qui aiment que la langue française conserve ses droits en notre pays, seront fiers de l'apparition de ce nouveau livre rempli d'une fine littérature, essentiellement canadienne, par le fond du moins ; car sur une cinquantaine de "Contes du Vieux Temps", à peine si quatre ou cinq sont exotiques, presque tous sont tirés pour ainsi dire de notre étoffe nationale. Par contre ceux qui n'aiment pas notre langue en feront leur deuil, car Doucet depuis deux ans, semble donner le signal d'un branle-bas littéraire bien prononcé, et les " Contes du Vieux Temps " écrits et signés par cet auteur dénotent une robustesse et une fécondité peu ordinaire : Souplesse de style abondant, imagination riche, feuillue et, à quelques exceptions près, d'un goût très sûr ; voilà certes, une œuvre réconfortante sortie de la

plume si poétique de notre compatriote amoureux du sol natal et de nos légendes.

Le poète Doucet est déjà très avantageusement connue par ses belles poésie dont quelques-unes comme " Le Vieux Pont ", " Carthage " et le " Siècle " ont eu l'honneur d'être reproduites et citées dans les journeaux de France ; il a déja pris place au premier rang de nos poètes par la publication de trois volumes de vers, et ce premier volume de prose, "Contes du Vieux Temps", le classe au nombre de nos plus distingués prosateurs. Ce n'est pas tous les poètes qui peuvent manier avec dextérité leur plume dans la prose ; la technicalité et l'harmonie qui bien souvent soufflent dans leurs ailes et les élèvent, dans leurs poésie, font parfois qu'ils se trouvent à court dans la prose. Voilà un avantage considérable pour celui qui, comme notre compatriote Doucet, s'en tire habilement dans un cas comme dans l'autre.

Je cite au hassard quelques-unes de ses pensées :

" J'aime l'histoire des faibles et des déshérités qui sont en ce monde comme pour expier des fautes auxquelles le remords des coupables ne saurait suffire ". Parlant de feuilles d'automne, il dit : "Elles résonnent, elles se plaignent, et font partie du chœur chantant de la nature et lorsque le dernier orage les a abattues, elles ont eu des larmes, des larmes de tristesse :

"Habuerunt tristes lacrimas, lacrimas rerum. "

" La fourmie dans le russeau est chassée par le vent, elle vogue d'une feuille ou d'une herbe à l'autre ; le flot, quelque lent qu'il soit, l'emporte toujours ; ainsi l'homme descend le courant de son âge, sans plus reconquérir le but dépassé. "Il est éloquent et simple à la fois ; il nous étonne. Quelle plume légère et vraiment inspirée !

L'auteur des " Contes du Vieux Temps " a beau quelque part se défendre d'être philosophe, ses écrits n'en sont pas moins remplis de philosophie et souvent profonde: on ne se connaît pas toujours bien soi-même : Doucet est un travailleur qui ne donne rien sans méditation.

Ce style de Doucet, ces phrases toutes nouvelles et simples qu'on retrouve à chacune de ses pages, vraiment, je le répète, prouvent un talent de première marque.

Je crois que si Doucet eut puisé sa formation à Paris, s'il eut vécu dans cette atmosphère si propice à l'éclosion des talents littéraires, il pourrait être comparé aux grands écrivains de France, car ce qui lui manque parfois c'est la forme impecacable, à la vérité, il est toujours poétique, et on le trouve en tout original, de cette ariginalité qui ne s'acquiert pas puisqu'elle est native.

L'auteur des " Contes du Vieux Temps ", puisque je veux dire toute ma pensée en quelques mots, a plus de talant que de formation, il le prouve par sa manière de faire ; il va parfois plus vite que ses ailes en faisant des sauts ; il est en littérature ce que Bourassa est dans l'art oratoire, il se soulève, il étonne, il est vertigineux, Et tel qu'il est, il est aimé.

Nous sommes au début de 1911, souhaitons bonne et heureuse année à ce nouveau-né littéraire " Contes du Vieux Temps. " Ce livre est dédié à Sir Lomer Gouin, premier-ministre, qui sera, à bon droit, flatté de cette dédicace formulée en une lettre fort jolie.

Nous avons connu cet auteur au collège de Joliette. L'observateur pouvait des lors prédire que sous cette figure douce, parfois réjouie et souvent méditative, se cachait un écrivain d'élite.

J. M. J.

La Patrie, 11 Fevrier 1911

LES CONTES DU VIEUX TEMPS

Un de mes confrères a dit samedi, dans ce journal, le bien qu'il faut penser du livre nouveau de M. Louis Joseph Doucet. Il a fait ressortir, avec talent, les quantités de style, d'imagination et de sincérité qui caractérisent l'œuvre nouvelle, il a défini en des termes heureux, le talent de son auteur, son culte de l'art et ses mérites de travailleur enthousiaste.

Nos lectrices qui, grâce à la précieuse collaboration que veut bien nous donner de temps en temps M. Doucet, ont appris depuis longtemps à le connaître et....à l'aimer. ont sans doute été heureuses de voir son dernier livre si joliment analysé et il n'est pas besoin que je les y engage, pour qu'elles veuillent le lire. Je ne puis résister tout de même au désir de reproduire ici, encore, une des jolies pages de M. Doucet. Ce n'est peut-être par la plus belle du livre, au point de vue de la langue, mais je trouve que les quelques tournures archaïques qui s'y rencontrent sont un autre charme, ajouté à celui de l'émotion tendre et de la mélencolie qui s'en dégagent.

COLETTE.

COURRIER LITTERAIRE

CONTES DU VIEUX TEMPS

PAR LOUIS-JOSEPH DOUCET

N'accordez pas au titre de ce livre une confiance absolue. Il y a bien des contes sous cette couverture verte ; mais il n'y a pas que cela. Et les contes qu'on y lit ne sont pas tous du temps. Mais il n'est pas nécessaire qu'un livre ne contienne que des contes pour qu'il nous intéresse ; et il n'est par indispensable que tous les contes, pour qu'ils nous émeuvent, nous reportent au temps passé.

Ce livre est donc plutôt fait de souveuirs, de récits, de méditations, de rêveries. On y trouve des histoires d'hier et des fables anciennes, des réflexions isolées, des maximies de moralistes, des dialogues et des soliloques. Le poète s'y rencontre s'y confond avec le prosateur : M. Doucet y est l'un et l'autre, tour à tour et simultanément. Il dit en prose ce que la muse lui inspire.

On pense tout de suite que l'auteur des "Contes" a publié déjà "La Chanson du Passant" et " la Jonchée nouvelle".

Mais il y a des contes, surtout, dans ce livre; et, entendez par là, des récits touchants où l'auteur se plaît à narrer des accidents tristes de la vie. La série commence par l'histoire lamentable de Gilbert et François. Ces deux enfants de Lanoraie, s'en vont au bois, la veille de Noël, chercher pour la crèche de belles branches de sapins. La tempête les surprend : ils s'égarent ; François est gelé à mort, pendant que le petit Gilbert blotti dans le creux d'un arbre, réchauffé par un ourson, échappe presque miraculeusement au sort de son pauvre frère. Et ceci est un conte véridique. Il y a bien cent ans de cela, et les grand'mères de Lanoraie redisent aux enfants, pendant la nuit de Noël, la tragique aventure de Gilbert et de François.

M. Doucet la répète après elles, avec tendresse, avec compassion. Il garde au récit toute sa simplicité rustique ; et peut-être ne s'est-il pas assez préoccupé d'en alléger ici ou là la forme primitive.

Et le petit poitrinaire qui, pendant la messe de minuit, en face de la crèche qu'il a voulu revoir une fois encore, meurt dans les bras de son père? Et la mort de Jeanne, cette pauvre orpheline, que maltraite tante Mathilde ? Et la petite martyre de Lachenaie ! Oh ! lisez "la petite martyre de Lachenaie". C'est à la page trente-deux, et c'est l'une des meilleures pages du recueil. Et cette page est prise à nos vieilles annales ; elle vous reporte aux temps héroïques de la colonie, aux jours de scalpes et de soudaines batailles où l'Iroquois fit chez nous tant de douloureuses victimes. M. Doucet a raconté cette lointaine histoire des noëls anciens dans une langue très bonne, meilleure qu'une autre, plus lourde, qu'il lui arrive d'écrire quelquefois.

Il semble bien que l'émotion patriotique met au bout de la plume de M. Doucet, de petits frissons qui la font courir plus alerte, et plus vivante. L'auteur des "Contes du vieux temps" tient beaucoup à rappeler tous ces incidents obscurs de la vie des pionniers, les petites souffrances ignorées dont se composaient souvent leurs grandes douleurs. "Si les larmes, dit-il, et les agonies qui ont ému le ciel canadien, prennent trop de place dans mes contes, eh bien ! qu'on passe outre". Et lui, il continue de narrer et de s'attendrir....

Mais dans ce recueil, il y a bien autres choses que ce qu'il promet : nous l'avons dit, et nous n'en avons pas fait à l'auteur un cuisant reproche. Il y a un peu de tout à côté des contes, et à travers les contes. Et il y a des choses que—maintenant que nous les connaissons—nous reprocherions à M. Doucet de n'avoir pas écrites.

Par exemple, les quelques pages qui sont consacrées à Emery Desroches. Je l'avoue, et j'en suis confus, je ne savais pas qu'Emery Desroches eût existé et j'ignorais donc qu'il y a une quinzaine d'années étudiait au collège de Joliette un adolescent, un poète que la mort a vite, trop tôt arraché à ses amis, à ses rêves, aux lettres canadiennes. Il est mort bien jeune, à vingt-six ans, et cependant, avant de s'en aller, il a murmuré des chants qui se sont imprimés au cœur des es amis, et qui jaillissaient d'une âme ardente. Desroches a surtout célébré son vif et premier amour. M. Doucet cite quelques-uns de ces vers ; et il les encadre dans des souvenirs tout émus ; il nous fait estimer celui que sa fidélité fraternelle voudrait aujourd'hui connu et applaudi de tous. Et ici encore M. Doucet écrit en un style dont on voudrait qu'il écrivît toujours.

Mais M. Doucet est poète lui-même, et il se plaît à poser sa méditation sur les choses qui le font rêver. Il y a beaucoup de poèmes en prose dans son livre. Ces poèmes y sont aussi nombreux que les contes, et il paraît bien que l'auteur concentre sur ces pages fines, brodées, fantaisistes, ses plus grands efforts. Et, certes, il arrive parfois, il arrive à peu près toujours que le lecteur reconnaisse sous ces dentelles légères l'œuvre d'un artiste véritable. Seulement, pourquoi ne pas le dire à M. Doucet ? son rêve manque souvent de précision ; et si le rêve est de sa nature chose imprécise, il est pourtant nécessaire que le poète en découpe assez nettement les contours. Or, l'on sent bien, en plus d'un endroit, que M. Doucet regarde, à travers ses souvenirs.—j'allais dire à travers ses yeux fermés,—une belle image, une très belle et très brillante image, mais l'on constate aussi que son art est inférieur à ce don de

voir qui l'enchante, l'on s'aperçoit que la phrase ne rend pas assez pleinement la pensée, que le verbe trahit l'esprit. Le développement est parfois trop nébuleux, et surtout il s'avance souvent à travers des expressions impropres, quelque fois pesantes, quand il ne se heurte pas à des pensées, à des mots qui sont de mauvais goût.

Chose curieuse, il semble parfois qu'il y ait de l'inexpérience dans ce style des "Contes du vieux temps" ; et pourtant, l'auteur écrit souvent des pages exquises. Lisez "l'horizon" C'est un des meilleurs poèmes en prose du livre ; c'est un tableau de nature, et aussi une méditation philosophique où les mots sont aussi délicats que les pensées. Lisez les "Effets de nuits" : tableau suggestif, où les lignes s'harmonisent, où il n'y a que quelques lignes brisées....

Mais lisez donc aussi cette phrase d'Avril", "j'aime le printemps, parce qu'il souffle les

mystérieuses tendresses des souvenance en même temps qu'il nous jette, avec les sourires des choses renouvelées, l'ineffable aurore du grand tout qui s'éveille, pour donner aux semences la fécondité que requiert la vie de l'universel troupeau, tant que nons sommes,'' N'est-ce pas assez tourmenté, embarrassé, et, à la fin, obscur ?

Et cette phrase qui commence ''A la claire fontaine'' : '' Un matin clair du mois de juin, ce sourire des ans épandu sur le charme ensoleillé des prés et des bocages : des prés immenses où s'étalent le thym vert et le millet soyeux ; sur le charme des bocages dont les lilas nacrés soufflent vers l'azur infini, en retour des rosées splendides, la sainte pitié des parfums.'' Le bon goût et la grammaire ont-ils bien là leur compte ?

Je n'insiste par sur ces défauts ; il est trop facile de s'attarder sur les défauts, et M. Doucet pourrait bien me demander pourquoi je ne cite

pas plutôt tant de jolies phrases qu'il a écrites, dont il a semé les pages de son livre.

Au fait, je vous renvoie tout de suite à "Mariamne s'en va-t- au moulin". C'est un commentaire de la chanson bien connu, et un commentaire spirituel, rapide- M. Doucet encadre la chanson dans un récit bien conduit ; il mêle son récit à la chanson. Sa prose traverse les couplets, et les vers viennent se loger tout naturellement dans sa prose.

"Le soleil était déjà haut dans le firmament bleu. D'un coin de sol frais hersé montaient des effluves de vie printanière et sur la renaissance des blés en germe, dans son envol joyeux vers l'horizon prochain, l'hirondelle paraphait son énigme La rivière serpentante et qui parfois se cache sous la brousaaille, s'éveillait sur les sables argentés de la grève, près du chemin, aux grisolleries de l'alouette.

"L'ombre allongée d'un âne et de son équipage monte et descend, au gré du val et de la colline... Marianne s'en va-t-au moulin...

Et le conteur l'accompagne en son voyage matinal ; et il surprend les pensées qu'elle roule en son esprit. Elle aime le meunier, "fier gars, bien cambré", qu'elle a vu aux offices du dimanche. Le meunier galant l'accuille et s'empresse :

—Attachez donc votre âne
Par derrière le moulin.

Et conteur, le poète décrit la prairie vermeille, l'herbe toute fraîche de rosée, et la forêt prochaine...

Et pendant que Marianne regarde "la prairie en fleurs et la rive égayée de rayons", le loup accourt du fond des bois :

Le loup a mangé l'âne,
Ma p'tit mamzell' Marianne,
Le loup a mangé l'âne mâtin
Par derrière le moulin.

Combien de petits contes dans ce livre, ont cette grâce et cette délicieuse fraîcheur ! C'est ceux-la surtout que nous voulons retenir ; et c'est pour ceux-là qu'il faut lire le recueil.

On demande aujourd'hui à nos auteurs, qu'ils nationalisent leur plume, à nos professeurs, qu'ils appliquent aux choses du pays l'attention des enfants. La plume de M. Doucet est bien naturalisée ; elle est canadienne. Elle a dessiné le canevas, elle a souvent composé le modèle de narrations telles qu'il faut en donner dans les classes à des écoliers de la Nouvelle-France.

Si M. Doucet veut bien désormais être toujours égal à lui-même ; s'il veille avec un soin plus attentif au développement de sa phrase, à la propriété des termes, à la justesse des images ; si le prosateur clairvoyant veut bien toujours empêcher le poète de s'égarer, il nous reviendra bientôt avec des qualités nouvelles, avec un art plus sûr, avec des œuvres où la critique ne trouvera plus qu'à louer.

CAMILLE ROY, Ptre.

L'Action Sociale, (*Québec*) *6 Mai 1911*

15

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 004787833b
PS 8507 .082Z5J6
GILL, CHARLE
JONCHEE NO

CE PS 8507
.082Z5J6
CO2 GILL, CHARLE JONCHEE NO
ACC# 1342419

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 10 01 22 9